

Ces taureaux redoutables – par Donald Aubert de Derrière-la-Côte, FAVJ
du 9 août 1967 –

Ces taureaux redoutables vus par nos auteurs combiers.

Les lignes qui suivent sont pour cette minorité de sages qui savent encore se servir de leurs jambes pour aller pique-niquer sur les hauts pâturages ; pour ceux qui, comme Mélanie Meylan, sont dans le cas de dire :

*Enfin nous atteignons, las, mais avec délices
Le pâturage vert comme un riche jardin ;
En ces lieux fortunés, les vaches, les génisses,
Trouveraient aisément un succulent festin ;
Mais quand la sombre nuit couvrira la Vallée,
Et que tout s'apaisera sous la voûte étoilée,
Elles se coucheront sur l'herbe veloutée,
Pour attendre le lendemain.*

Mais il n'y a pas que les vaches. Il y a parfois un taureau, forcément méchant, ainsi que le veut la tradition populaire. Voici pour vous servir de conseils, comment s'y prirent les héros de trois romans combiers pour sauver leur peau dans le péril :

Et tout d'abord, à l'intention des plus intrépides, ce passage du roman d'Ernest Aubert « Bon vieux temps et progrès » (imprimé en 1877). La scène se passe au pied du Mont-Tendre :

Sur les flancs de la montagne les vaches paissaient en faisant tinter joyeusement leurs clochettes. Soudain on entendit de sourds mugissements.

- C'est un taureau ! s'écria Lucie en pâlisant.

- Le voyez-vous ?

- Oui, là-bas, sur ce monticule, près du chalet.

L'animal venait d'apercevoir les jeunes gens. Le châle de Lucie, aux larges raies rouges sang qu'Alphonse portait sur son bras, excita sa fureur et il prit sa course à fond de train dans la direction des jeunes gens.

- Le voici, sauvons-nous ! s'écria Alphonse avec angoisse en cherchant à entrainer Lucie qui, plus morte que vive, n'avait pas la force de courir.

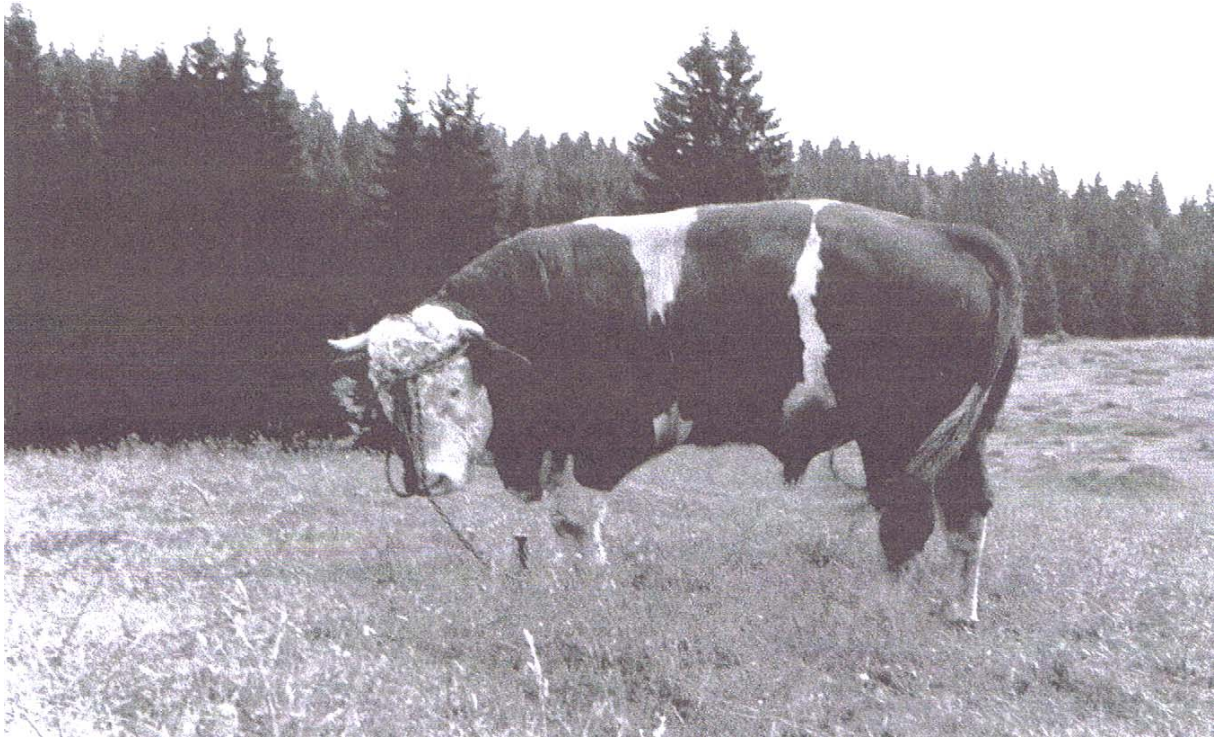
Le taureau n'était plus qu'à une centaine de pas.

- Pour l'amour de Dieu, Lucie, dépêchez-vous, sinon nous sommes perdus.

- Je ne puis plus courir ! s'écria-t-elle, et épuisée, elle tombe sur le sol.

Il essaya de la porter, mais ses forces le trahirent.

L'animal arrivait sur eux. Déjà il se baissait pour s'élancer sur Lucie, lorsque Alphonse, prompt comme l'éclair, saisit à deux mains la boucle passée dans les naseaux de l'animal. Le taureau poussa un mugissement terrible, le



sang sortait de ses naseaux. Pendant un moment, il fit de vains efforts pour se délivrer de l'étreinte désespérée de son adversaire, puis, vaincu par la douleur, il se calma.

Dans l'intervalle les vachers étaient accourus. Alphonse fut délivré de sa position plus désagréable que dangereuse et le taureau réintégra le chalet...

Et voilà, le tour est joué. Pas plus difficile que cela. Pourtant, si vous n'osez maîtriser la bête par devant, essayez donc par derrière, comme le héros de Julie Meylan dans sa nouvelle « Elie-Abram de la Crête » (publiée en 1928) :

... un beuglement formidable retentit et un galop effréné ébranle le sol.

- Mon Dieu ! le taureau ! ... crie le Français épouvanté. Fuyez ! Vite, vite ! C'est une bête terrible. Vous n'avez que le temps !... Grimpez sur un sapin ! C'est le seul moyen .

D'un coup d'œil, Mallerat a mesuré le danger. Enorme et brutal, le taureau s'est arrêté, tête basse. Il fouille le sol de ses cornes. C'est un court répit qui précède l'attaque. Inutile de lutter, car, d'un coup de tête, la bête éventrera un homme. Incapable de fuir, le boiteux va devenir infailliblement sa victime. Tandis que le taureau s'acharnera sur la dépouille pantelante du Français, Elie-Abram pourra s'enfuir dans la forêt où il trouvera un refuge.

Ne sera-ce pas une punition bien méritée pour le voleur de la Crête ? Avec la rapidité de l'éclair toutes ces pensées traversent l'esprit d'Elie. Mais celui-ci va rendre le bien pour le mal.

En ce moment, la bête a cessé de labourer le sol ; les jarrets tendus, elle s'apprête à bondir.

- Ne bougez pas, crie Mallerat au Français, vous n'avez rien à craindre ; il va y avoir une belle danse !

Alors, jetant sa grosse canne, notre homme s'élançe à la rencontre de l'animal furieux. Au moment où celui-ci se jeter en avant, Elie-Abram l'évite, par un vigoureux saut de côté. Adroitement il saisit la queue de l'animal, s'y suspend de tout son poids. Cherchant en vain à se dégager, la bête affolée tourne sur elle-même, mais l'horloger tourne aussi sans lâcher prise. Oubliant l'homme qui gît à terre, le taureau s'épuise en efforts pour recouvrer sa liberté. Enfin, lassé, il prend le parti de courir droit devant lui, autour du pâturage. Les deux mains agrippées à son appui mouvant, Mallerat se laisse emporter dans ce tourbillon. Les pieds touchent à peine le sol et le sang bat violemment à ses temps, obscurcissant sa vue. Combien de fois fait-il le tour de la pâture ? Il ne pourrait le dire ; seulement il sait que s'il a le malheur de lâcher prise, c'est la mort inévitable. Il faut tenir bon jusqu'à ce que le taureau s'arrête de lui-même. Ce moment ne semble pas près d'arriver, car la course s'accélère encore et l'homme, étourdi, sent les idées lui échapper.

Il revoit toute sa vie ; comme en un kaléidoscope bizarre et magique, les images passent rapides, quand, tout à coup, un arrêt brusque le fait rouler à terre. Le taureau, qui a butté contre une motte, vient de s'étaler sur le gazon.

Se relevant avec effort, Mallerat retourne en trébuchant près du Français qui, plus mort que vif, a assisté à ce tournoi d'un nouveau genre...

Cela est fort bien écrit, mais c'est plus facile à lire qu'à faire ; c'est bien le cas de le dire.

Tout compte fait, mieux vaudra, je pense, suivre l'exemple du personnage de « L'Emigrée », roman de Lucien Reymond publié en 1869. Cette scène, comme la précédente, se passe juste derrière la frontière :

... Des vaches au pelage varié paissaient éparses sur les prés et dans les bois des alentours. Les sons de leurs cloches répétés par les échos formaient un rustique concert. A la lisière de la forêt un taureau noir et blanc faisait chorus par ses beuglements sourds et terribles. Un jeune vacher, vêtu d'une camisole bleue qui laissait à nu ses bras vigoureux et coiffé d'un bonnet rond en peau, sortit du chalet en chantant d'une voix mâle l'air du « Ranz des vaches ».

Malgré ses préoccupations, Christian était sous le charme de la scène qui se déroula à ses yeux ; il marchait lentement. Arrivé au milieu du pâturage, il vit un homme à moitié caché derrière les arbres ; il crut remarquer que cet individu l'observait et continua son chemin l'observant lui aussi. L'inconnu avançait dans la même direction en se glissant d'arbre en arbre ; il portait un pantalon rouge et une casquette bleue. Notre héros devint très inquiet. Il pensa essayer d'atteindre au pas de course la frontière qui ne devait pas être éloignée : mais

pour cela il fallait passer à proximité du taureau. Celui-ci, de mauvaise humeur, avait flairé la présence d'étrangers dans les environs et se mettait tout de bon en colère. Ses beuglements redoublaient, sa longue queue battait ses flancs, ses pieds de devant creusaient le sol et faisaient jaillir les pierres et le gazon, tandis que de sa tête énorme il exerçait sa fureur contre le tronc d'un sapin.

Le jeune homme eut un moment d'angoisse. Pesant ses chances de salut qui lui restaient, il finit par se dire qu'il préférerait avoir à faire au taureau plutôt qu'aux gendarmes. Il était arrivé vis-à-vis de l'animal lorsqu'il entendit crier derrière lui :

- Halte-là !

S'étant retourné, il vit trois douaniers qui prenaient au travers du bois pour lui barrer le passage. Au même instant le taureau, la queue en l'air, la bête basse, les cornes avant, se lança dans sa direction avec la rapidité d'un tourbillon. Le jeune homme eut un moment de vertige puis se lança en avant avec une rapidité que l'imminence du danger doublait encore, cherchant à passer dans les lieux les plus accidentés, à travers les rochers et les fissures où l'animal serait obligé de ralentir sa course.

Au bout d'un quart d'heure, il arriva sur le point culminant du Risoux. On entendait dans l'éloignement les beuglements du taureau. « Sans doute, pensa le jeune homme, il m'a laissé courir pour aller flairer les pantalons rouges : heureuse et bonne idée ; j'aimerais bien voir la grimace que mes douaniers font là-bas... »

Et maintenant, joyeuse course et bonne chance à d'éventuels toréadors involontaires.

Dld A.



« Le chalet dans les sapins », « La Cerniaz », gravure inédite de Pierre Aubert.

CES TAUREAUX REDOUTABLES

vus par nos auteurs combiers 9.867

Les lignes qui suivent sont pour cette minorité de sages qui savent encore se servir de leurs jambes pour aller pique-niquer sur nos hauts pâturages ; pour ceux qui, comme Mélanie Meylan, sont dans le cas de dire :

*Enfin nous atteignons, las, mais avec délices
Le pâturage vert comme un riche jardin ;
En ces lieux fortunés, les vaches, les génisses
Trouveraient aisément un succulent festin ;
Puis quand la sombre nuit couvrira la vallée,
Que tout s'apaisera sous la voûte étoilée,
Elle se coucheront sur l'herbe veloutée
Pour attendre le lendemain.*

Mais il n'y a pas que les vaches. Il y a parfois un taureau, forcément méchant, ainsi que le veut la tradition populaire. Voici, pour vous servir de conseils, comment s'y prirent les héros de trois romans combiers pour sauver leur peau dans le péril :

Et tout d'abord, à l'intention des plus intrépides, ce passage du roman d'Ernest Aubert « Bon vieux temps et progrès » (imprimé en 1877). La scène se passe au pied du Mont-Tendre :

« ... Sur les flancs de la montagne les vaches paissaient en faisant tinter joyeusement leurs clochettes. Soudain on entendit de sourds mugissements.

— C'est un taureau ! s'écria Lucie en pâlis-

sant.

— Le voyez-vous ?

— Oui, là-bas sur ce monticule, près du cha-

let.

L'animal venait d'apercevoir les jeunes gens. Le châle de Lucie, aux larges raies rouge sang, qu'Alphonse portait sur son bras, excita sa fureur et il prit sa course à fond de train dans la direction des jeunes gens.

— Le voici, sauvons-nous ! s'écria Alphonse avec angoisse en cherchant à entraîner Lucie qui, plus morte que vive, n'avait pas la force de courir.

Le taureau n'était plus qu'à une centaine de pas.

— Pour l'amour de Dieu, Lucie, dépêchez-vous sinon nous sommes perdus.

— Je ne puis plus courir ! s'écria-t-elle et épuisée elle tombe sur le sol.

Il essaya de la porter, mais ses forces le trahirent.

L'animal arrivait sur eux. Déjà il se baissait pour s'élaner sur Lucie, lorsque Alphonse, prompt comme l'éclair, saisit à deux mains la boucle passée dans les naseaux de l'animal. Le taureau poussa un mugissement terrible, le sang sortait de ses naseaux. Pendant un moment, il fit de vains efforts pour se délivrer de l'étreinte désespérée de son adversaire, puis vaincu par la douleur il se calma.

Dans l'intervalle les vachers étaient accourus. Alphonse fut délivré de sa position plus désagréable que dangereuse et le taureau réintégré dans le chalet... »

Et voilà. Le tour est joué. Pas plus difficile que cela. Pourtant, si vous n'osez maîtriser

la bête par devant, essayez donc par derrière, comme le héros de Julie Meylan dans sa nouvelle « Elie-Abram de la Crête » (publiée en 1928) :

« ... un beuglement formidable retentit et un galop effréné ébranle le sol.

— Mon Dieu ! le taureau !... orie le Français épouvanté. Fuyez ! Vite, vite ! C'est une bête terrible. Vous n'avez que le temps !... Grimpez sur un sapin ! C'est le seul moyen ! D'un coup d'œil, Mallerat a mesuré le danger. Enorme et brutal, le taureau s'est arrêté ; tête basse, il fouille le sol de ses cornes. C'est un court répit qui précède l'attaque. Inutile de lutter, car, d'un coup de tête, la bête éventrera un homme. Incapable de fuir, le boiteux va devenir infailliblement sa victime. Tandis que le taureau s'acharnera sur la dépouille pantelante du Français, Elie-Abram pourra s'enfuir dans la forêt, où il trouvera un refuge.

Ne sera-ce pas une punition bien méritée pour le volcur de la Crête ? Avec la rapidité de l'éclair toutes ces pensées traversent l'esprit d'Elie. Mais celui-ci va rendre le bien pour le mal.

En ce moment, la bête a cessé de labourer le sol ; les jarrets tendus, elle s'apprête à bondir.

— Ne bougez pas, crie Mallerat au Français ; vous n'avez rien à craindre ; il va y avoir une belle danse !

Alors, jetant sa grosse canne, notre homme s'élança à la rencontre de l'animal furieux. Au moment où celui-ci va se jeter en avant, Elie-Abram l'évite, par un vigoureux saut de côté. Adroitement, il saisit la queue de l'animal, s'y suspend de tout son poids. Cherchant en vain à se dégager, la bête affolée tourne sur elle-même, mais l'horloger tourne aussi, sans lâcher prise. Oubliant l'homme qui git à terre, le taureau s'épuise en efforts pour recouvrer sa liberté. Enfin, lassé, il prend le parti de courir droit devant lui, autour du pâturage. Les deux mains agrippées à son appui mouvant, Mallerat se laisse emporter dans ce tourbillon. Les pieds touchent à peine le sol et le sang bat violemment à ses tempes, obscurcissant sa vue. Combien de fois fait-il le tour de la pâture ? Il ne pourrait le dire ; seulement, il sait que s'il a le malheur de lâcher prise, c'est la mort inévitable. Il faut tenir bon jusqu'à ce que le taureau s'arrête de lui-même. Ce moment ne semble pas près d'arriver, car la course s'accélère encore et l'homme étourdi, sent les idées lui échapper.

Il revoit toute sa vie ; comme en un kaléidoscope bizarre et magique, les images passent rapides, quand, tout à coup, un arrêt brusque le fait rouler à terre. Le taureau, qui a butté contre une motte, vient de s'étaler sur le gazon.

Se relevant avec effort, Mallerat retourne en trébuchant près du Français qui, plus mort que vif, a assisté à ce tournoi d'un nouveau genre... »

Cela est fort bien écrit, mais c'est plus facile à lire qu'à faire ; c'est bien le cas de le dire !

Tout compte fait, mieux vaudra, je pense, suivre l'exemple du personnage de « L'Émigrée », roman de Lucien Reymond publié en 1869. Cette scène, comme la précédente, se passe juste derrière la frontière :

« ... Des vaches au pelage varié paissaient éparées sur les prés et dans les bois des alentours. Les sons de leurs choches répétés par les échos formaient un rustique concert. A la lisière de la forêt un taureau noir et blanc faisait chorus par ses beuglements sourds et terribles. Un jeune vacher, vêtu d'une camisole bleue qui laissait à nu ses bras vigoureux et coiffé d'un bonnet rond en peau, sortit du chalet en chantant d'une voix mâle l'air du « Ranz des vaches ».

Malgré ses préoccupations, Christian était sous le charme de la scène qui se déroulait à ses yeux ; il marchait lentement. Arrivé au milieu du pâturage, il vit un homme à moitié caché derrière les arbres ; il crut remarquer que cet individu l'observait et continua son chemin l'observant lui aussi. L'inconnu avançait dans la même direction en se glissant d'arbre en arbre ; il portait un pantalon rouge et une casquette bleue. Notre héros devint très inquiet. Il pensa essayer d'atteindre au pas de course la frontière qui ne devait pas être éloignée ; mais pour cela il fallait passer à proximité du taureau. Celui-ci, de mauvaise humeur, avait flairé la présence d'étrangers dans les environs et se mettait tout de bon en colère. Ses beuglements redoublaient, sa longue queue battait ses flancs, ses pieds de devant creusaient le sol et faisaient jaillir les pierres et le gazon, tandis que de sa tête énorme il exerçait sa fureur contre le tronc d'un sapin.

Le jeune homme eut un moment d'angoisse. Pesant les chances de salut qui lui restaient, il finit par se dire qu'il préférerait avoir à faire au taureau plutôt qu'aux gendarmes. Il était arrivé vis-à-vis de l'animal lorsqu'il entendit crier derrière lui :

— Halte-là !

S'étant retourné, il vit trois douaniers qui prenaient au travers du bois pour lui barrer le passage. Au même instant le taureau, la queue en l'air, la tête basse, les cornes en avant, se lança dans sa direction avec la rapidité d'un tourbillon. Le jeune homme eut un moment de vertige puis se lança en avant avec une rapidité que l'imminence du danger doublait encore, cherchant à passer dans les lieux les plus accidentés, à travers les rochers et les fissures où l'animal serait obligé de ralentir sa course.

Au bout d'un quart d'heure, il arriva sur le point culminant du Risoux. On entendait dans l'éloignement les beuglements du taureau. « Sans doute, pensa le jeune homme, il m'a laissé courir pour aller flairer les pantalons rouges : heureuse et bonne idée ; j'aimerais bien voir la grimace que mes douaniers font là-bas... »

Et maintenant, joyeuse course et bonne chance à d'éventuels toréadors involontaires !

Dld A.